

N° 26 DÉCEMBRE 1972

NOVA-PRESS

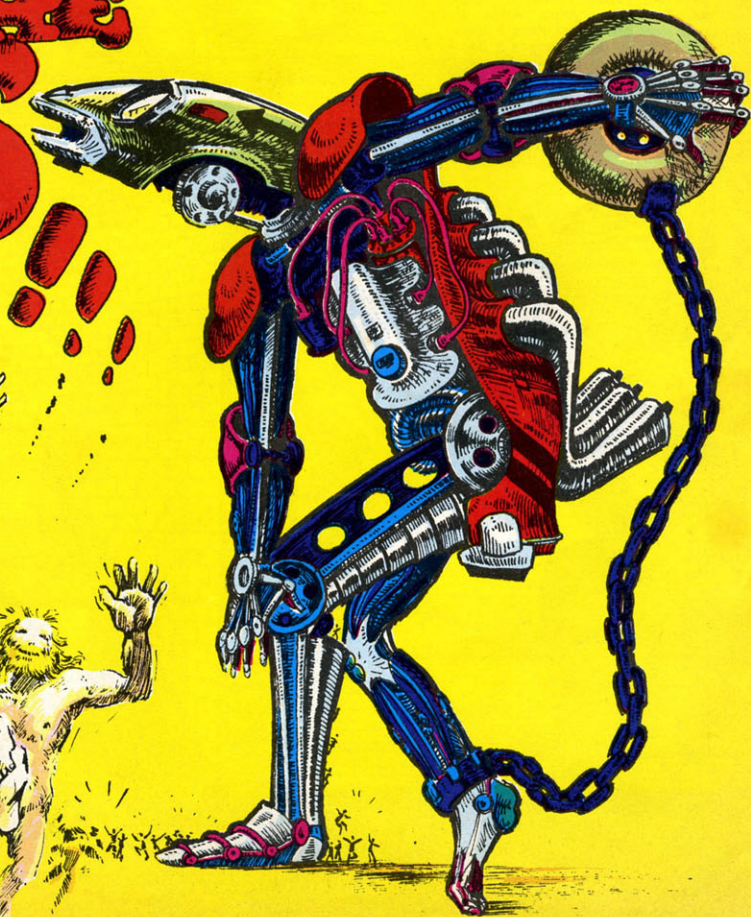
ACTUEL

LIBÉREZ

VOTRE

MENSUEL 4F

CORPS



novembre noir

« Ne perdez pas votre temps à tendre l'autre joue et autres jeux d'accommodation. Si vous cherchez un siège à votre taille, la mort vous va comme un gant. »

« On ne voudrait pas partir avant de s'être compromis ; on voudrait, en sortant, entraîner avec soi Notre-Dame, l'amour ou la République. »

Jacques Rigaut. Jeunes gens de 1972, il n'est pas sûr que vous vieillissiez jamais. Où sont-ils ceux qui nous ont dit, il y a quelques années : « Vous verrez, vous aussi vous prendrez de l'âge et de la cravate. Vous vous rangerez... ». Alors, plutôt que d'accepter l'ignoble loi du nécessaire vieillissement, plus d'un d'entre nous aujourd'hui sent pousser en lui, vénéreuse et chérie tout ensemble, la fleur morbide et consolante du rêve suicidaire. D'autres s'immobilisent, retenant leur souffle, apesantis par le besoin que tout s'arrête, comme englués et paralysés, déjà figés par ce qui se murmure d'une voix troublante dans nos cauchemars éveillés : être saisis ainsi, avant que tout ne soit retombé, alors qu'est encore lisible sur nos visages tourmentés le rressac de Mai. Que se fixe l'histoire comme un cliché qui nous suspend dans un geste encore héroïque d'être au lendemain d'une veille de révolution.

D'autres encore ont déjà senti en eux la très douce extinction des désirs, l'amollissement d'une dérive qui s'achève en se sabordant au port, ils ont insensiblement coulé au sein d'abysses silencieux. Comme un film qui ralentit, et s'endort... Ce film, c'est *Absences répétées*, de Guy Gilles, où sombre ainsi en lui-même notre frère. Ce qu'on appelle la drogue.

Il y a un an, encore, plus d'un gauchiste ne voyait dans les suicides de jeunes prisonniers que la monstrueuse bavure d'un système pénitentiaire à dénoncer en tant que tel. Et certes, cette réaction à — car il s'agissait d'une réaction, non d'une action — pour être compréhensible n'était pas moins regrettable : essentiellement individuelle, alors que, chacun le sait, le problème est de s'unir pour vaincre... Alors, je ne peux pas m'empêcher de redire le brutal intérêt que j'ai porté à ces prisonniers suicidés, et à l'un d'entre eux d'abord, Gérard Grandmontagne. Et de m'apercevoir qu'autour de moi, la principale « activité » gauchiste qui nous reste porte précisément ces temps-ci sur ce et ces suicides.

Oui, une chaîne suicidaire nous relie aujourd'hui intimement à ceux qui se tuent, se pendent, s'anéantissent en prison. Autrement, nous n'oserions même en parler. Nous avons trop rêvé, nous marchons sur les tapis d'écaillés qui sont tombées de nos yeux.

Nous avons arraché de nous, une à une, les tuniques de Nessus que nous portions. Et chaque fois que nous nous sommes un peu dévêtus, un peu de notre chair s'en est allée.

Nous avons voulu la politique. La politique nous a racracchés, dégueulés, souillés, et nous nous la sommes arrachée comme un cancer trop envahissant. Après mai, les excroissances du gauchisme volontaire étaient trop lourdes à porter. Adieu trotskysme, anarchisme, maoïsme, constructions maladroites d'adolescents mal grandis, désirs de pouvoir honteux et mal masqués. Des pays, des continents entiers ont sombré dans notre mémoire : l'Algérie de la guerre, la Chine de Mao, le Vietnam sans passés comme des express, dans le bruit foudroyant des bombes et des bagarres. A peine avions-nous eu le temps d'y porter nos phantasmes : déjà, ces pays nous quittaient. Boumédienne régnait, Nixon visitait Pékin, la paix commence demain au Vietnam. Peut-être est-ce monstrueux à dire, mais ces terres de légende n'auraient-elles existé que dans notre imagination, ce serait bien pour nous la même chose... Alors nous avons cherché à vivre en combattant, et non plus à combattre pour masquer la vie. Mais nous avons parlé de la vie que nous voulions faire. Dans chacune de ces communes, un nouveau déguisement est tombé, certes. Nous nous sommes arraché la fibre

familiale, les honteux petits secrets qui permettent de vivre en privé avant que tout soit public. Mais à trop parler le gosier se dessèche, à tout vouloir se dire on découvre qu'on a peut-être rien à dire. Et les communes se dispersent, et nous en partons un peu moins cuirassés. Nous nous sommes crus tous nus. Nous découvrirons nos corps, c'était donc ça, le vrai, le fond enfin atteint : le désir. Cette fois on y était : les femmes, les homosexuels... Cette chanson-là déjà nous lasse, la comptine que chacun peut reprendre de mémoire. Bien sûr, c'est vrai tout ça : mais on ne vit pas de vrai, ici et aujourd'hui. Et quand, homosexuel, je redécouvre tous les jours que je n'aime ni ne désire les homosexuels, comme un insecte affolé qui bourdonne et se heurte sur la vitre, je m'effole... Pas trop, bien sûr. Mais tout de même : était-ce bien la peine, tout ça ?

Ça ne pourrait être que le fruit de l'impénitent narcissisme des militants gauchistes déçus, le rêve archaïsant d'une littérature du moi. Mais tout de même : le suicide, c'était tabou. Il y avait toujours suffisamment de raisons d'espérer. Gauchistes, communistes, bourgeois, tout le monde était tout de même d'accord pour dire que demain serait rose, rouge ou autogéré. De l'an 01 cher à Gébé jusqu'à la nouvelle société de Chaban, il y en avait, des lendemains qui chantent.

Or, aujourd'hui, le suicide s'étale aux premières pages des journaux.



Mais la pulsion de mort, qu'est-ce d'autre que l'individu renvoyé à soi et même cultivant ses angoisses, un monstrueux et funèbre Œdipe ? Le cher petit moi s'exacerbe et se contorsionne, lombric tiré au jour par le coup de pelle de mai. L'angoisse de mort tient d'abord, nous a-t-on expliqué, à ce que chacun, réduit aux dimensions de son moi, se sent plus faible et plus éphémère que les institutions sociales qui l'entourent. Peut-être est-ce ce que nous ressentons tous aujourd'hui : nous avons donné des poings et de la tête contre les murs de la société bourgeoise ; nous nous sommes blessés avant de savoir si nous les avions ébranlés. Tout est toujours là, tous les jours. Et nous avons si peu de temps... Bien sûr, il n'y a que moi qui meurt. Rien ne meurt autour de nous, un clip remplace

l'autre, le prof moderniste, le vieux con de Sorbonne, le psychologue industriel, le contremaître. Mais tant qu'il n'existera pas de groupe plus fort et plus durable que les institutions qui l'entourent, il en sera ainsi. Le tombeau d'Œdipe, où s'évanouissent nos angoisses personnelles, est encore à construire. Et faute qu'Œdipe périsse, c'est nous qui nous suicidons.

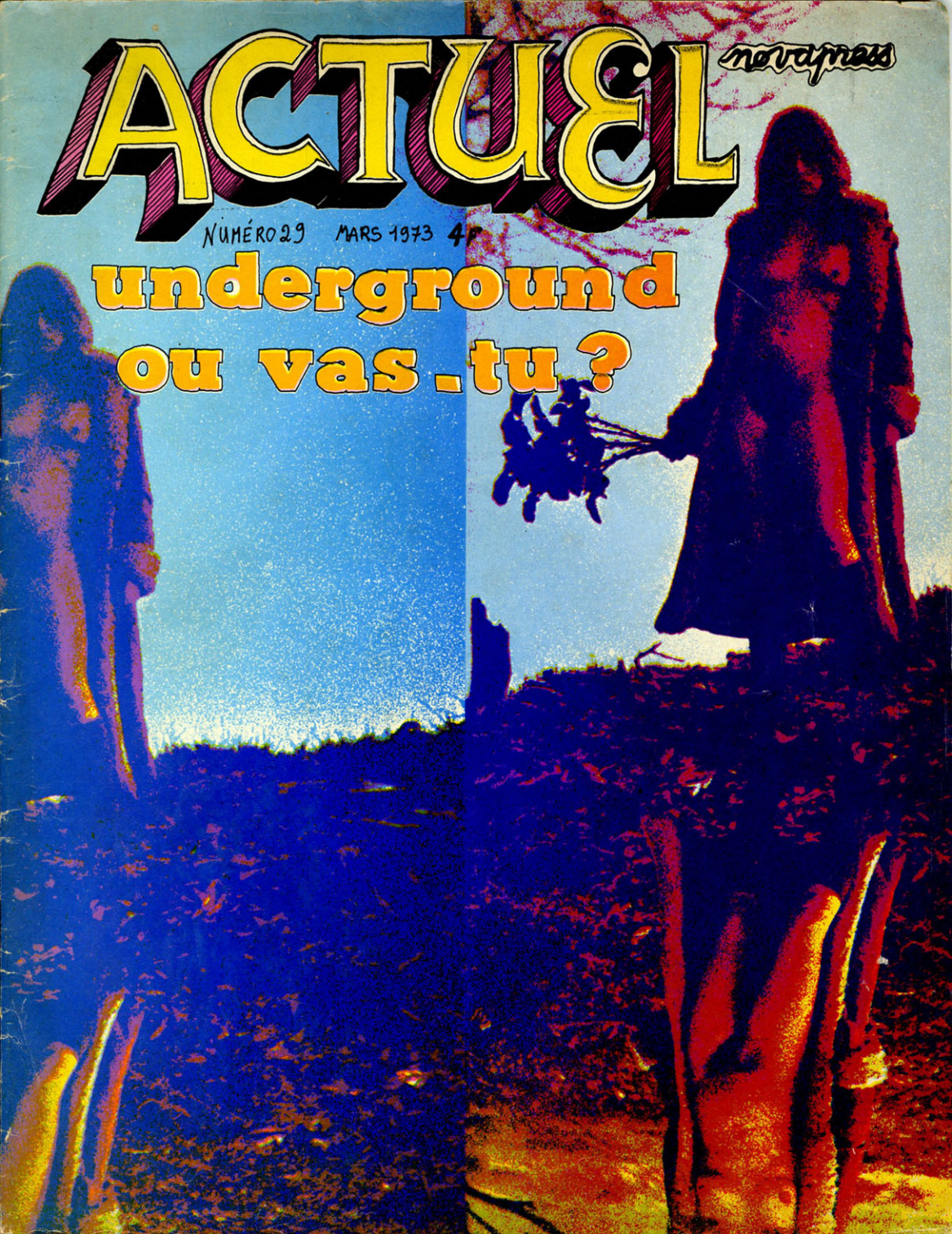
Les égouts débordent, charriant les morceaux mal digérés de notre histoire depuis quatre ans. Et pas que pour nous, mais pour tous ceux que l'espoir de mai a touché, parfois longtemps après. Là peut-être retrouverons-nous une communauté jusqu'ici invécue : le ras-le-bol était pour les gauchistes une chance stratégique à saisir, un mot d'ordre à diffuser, une étape à franchir, dont ils connaissaient tenants et aboutissants. Pour les jeunes d'Argenteuil — rappelez-vous le suicide d'il y a deux ans —, pour les motards de la Bastille ou les souldards de chez Renault, le ras-le-bol était tout autre chose. Pas « l'espoir d'une autre vie », ou d'une autre société, mais la rage impuissante contre celle-ci, dans les compensations de l'imaginaire gauchiste. Cette fois, il n'y a même plus de Ras-le-bol, avec ces jolies majuscules de mot d'ordre. Il y en a marre, tout simplement. C'est comme la « drogue » : on en a dit, là-dessus... et c'était progressiste parce que collectif, débloquent, transgresseur, schizo, que sais-je encore... Aujourd'hui, on découvre que c'est peut-être aussi tout simplement le désir de s'évanouir : tout se mêle en un cocktail offert en l'honneur de Morphée-Thanatos.

Alors, là, nous sommes tous soudés, suicidaires en chaîne, égarés du sens, perdus de révolution, effeuillés nos rêves, face au grand hiver qui commence. Guy Hocquenghem

ACTUEL *novapress*

NUMÉRO 29 MARS 1973 4P

**underground
ou vas-tu ?**



la belle vie des gauchistes

Nous avons envoyé le questionnaire ci-dessous à une cinquantaine de personnes, dirigeants gauchistes et intellectuels révolutionnaires.

Ils vivent, ces gens-là ? Pas possible ? Quand ils ne pensent pas, quand ils ne militent pas, ne jouent pas, ne s'affichent pas, qu'est-ce qu'ils font ? Sartre change-t-il ses draps lui-même ? A quelle heure se lève Dany Cohn-Bendit ? Questions de concierges, nous dit-on. Et puis ? Qu'importe, puisqu'il est évident qu'elles se posent et que beaucoup de gens les posent ?

Alors, on a rédigé un questionnaire, toutes les questions qu'on se pose, les connes et les pas connes : car il est trop facile de dire, c'est con, donc je n'y réponds pas. Vos opinions, vos idées, on les connaît, c'est pas là qu'on vous questionne. Pas principalement. Parce que vous finissez, consentants ou non, par exploiter le désir des gens en faisant comme si ça n'avait pas d'importance. Comment vivez-vous ?

Vous dites : « Mais voyons, pourquoi moi ? Pourquoi ma vie ? ». Tant pis pour vous. Vous n'aviez qu'à pas être en avant, en affiche, en photos et en titres, si vous ne vouliez pas qu'on vous le demande. Et puis, maintenant que vous y êtes, il est trop facile de dire que ça n'a pas d'importance, alors que vous savez bien toute la frustration qui se développe là-dessus chez ceux qui vous lisent, vous regardent, vous écoutent ou vous suivent. Alors plus subtils, certains répondent : « Mais en nous remettant ce questionnaire, est-ce que vous ne rétablirez pas ce culte de la vedette que vous prétendez abolir ? ». Nous les avons pas inventées, les « vedettes » du gauchisme et de l'underground. Que les gens se rendent compte par eux-mêmes que ce qu'ils projettent sur vous, c'est le fantôme de leurs ratages, au mieux de leurs désirs, les manques de leur vie à eux. Ça n'a aucun intérêt de savoir si Krivine est capable de faire la cuisine, ou combien de fois Jean-Edern Hallier a débouché un évier. Très bien, laissons les gens juger, cessons de leur faire le coup du « j'en montre un peu, je cache le reste, vous savez je suis comme tout le monde... ».

Sur les cinquante personnes interrogées, une quinzaine ont répondu, la plupart pour nous expliquer qu'elles ne voulaient pas répondre. Il n'y eut que trois réponses complètes : une longue et sincère confession de Gérard Gélas, du théâtre du Chêne noir, un entrechat surréaliste d'Henri Lefebvre et des propos précis d'Edgar Morin. Toutes les citations qui suivent sont tirées des réponses au questionnaire ou des explications de refus de répondre.



Voici le questionnaire. Y auriez-vous répondu ? Faites-le circuler autour de vous et lisez les réponses en public.

MODE DE VIE

- Quel métier exercez-vous ? (précisément) :
- Depuis combien de temps :
- Devez-vous respecter des horaires réguliers :
- Vos revenus mensuels : en prenant comme base le salaire d'un O.S. (1.200 F), gagnez-vous : moins, 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 fois ce chiffre ? (entourez ce qui convient)
- Avez-vous une fortune personnelle ou êtes-vous fils, fille, femme ou mari de quelqu'un qui est dans cette situation, dont vous pourriez profiter ou hériter ?
- Si oui, donnez une estimation de cette fortune :
- Si vous en avez la disposition, en faites-vous un usage militant :
- Le cas échéant, cette fortune se compose-t-elle de biens immobiliers, d'actions, de liquidités, d'autres placements ?
- Combien dépensez-vous pour vos vêtements chaque mois ?

« J'ai bien reçu le questionnaire. Aucune, aucune envie d'y répondre. Je cherche pourquoi. Je me dis d'avance (mais seuls les méchants peuvent se dire des choses pareilles) que le goût du secret est petit-bourgeois et ne peut cacher que de l'inavouable et du ridicule » (Gilles Deleuze).

Voilà bien la naïveté dont nous étions partis : personne aujourd'hui, dans le « gauchisme », ne peut prétendre maintenir le mur entre les idées et le vécu.

Les volets clos

Certes, il aurait été intéressant de savoir si il y avait une grande différence entre vie privée et vie publique ; surtout, s'il y avait du communicable, de quoi parler sans complexes dans ce qui se développe à l'ombre des volets clos des appartements.

« Je n'ai pas le temps. Lancer un journal, ça n'est pas une petite affaire » (Philippe Gavi, journaliste révolutionnaire).

Alors quoi ? Parce qu'on se prépare à lancer le quotidien du quotidien (le journal *Libération*) on n'a pas le temps de parler de son quotidien ? Et puis, il y a tous ceux qui « vont répondre tout de suite » mais dont les réponses n'arrivent jamais.

« Je ne veux pas servir de statistique » (un militant de vieille date).

Nous ne sommes pas des statisticiens. Et si, pourtant, puisque nous avons eu l'idée de ce questionnaire. Effet de la vieille certitude qu'a la petite bourgeoisie intellectuelle d'être irréductible ? Nous sommes chacun unique dans notre genre, nous a-t-il été répondu — pas en une seule fois, mais à travers une infinité de justifications et d'explications.

Et on ne pourrait qu'apprécier ce refus d'être ramené à une loi commune médiocre : gagner du fric, baiser avec des gens dont le sexe est immédiatement catégorisé ; mais pourquoi faut-il que nos questionnés aient trop souvent ajouté :

« Ma femme a jeté le questionnaire (et une seconde fois, le questionnaire ayant été renvoyé, l'épouse le jette au panier), mais je veux bien répondre à une interview. J'aurais répondu à un questionnaire surréaliste, mais à votre questionnaire ? Je répondrais bien que je gagne dix millions ou que je vis avec dix centimes, je n'en sais rien. Je vois bien votre malin plaisir à me parler de fric », dit Jean-Edern Hallier, le plus célèbre des socialistes « gauchistes ».

Il nous répond plus tard, par écrit, en deux temps et une même enveloppe :

Preier temps :

Cher Jean-François Bizot, Vous trouverez ci-joint la réponse à l'enquête de vos collaborateurs, Ribes et Burnier. Ils ont insisté pour que je la fasse. Je l'ai faite. La voici : je vous l'adresse.

voire

Jean-Edern Hallier.

Deuxième temps :

Monsieur le directeur,

Je laisse la femme que j'aime jeter à la corbeille votre interrogatoire. Ma réponse vous paraîtra, je l'espère, assez claire et assez politique pour me dispenser d'en écrire plus long.

Veuillez accepter, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Jean-Edern Hallier.

« C'est du France-Dimanche d'extrême-gauche. Venez m'interviewer. Ce questionnaire ne peut refléter la personnalité de quelqu'un. C'est déqualifié et provocateur. Superficiel et agaçeur à la con. Les choses sont plus complexes... » (Colette Magny).

En d'autres termes : vive le magnétophone, à bas le questionnaire. Nos voix, nos chaudes et irremplaçables voix, voilà notre vérité, nos vrais « moi ». Nos moi complexes et nos complexes de moi. Alors, vous comprenez, combien on gagne ou combien de fois on se branle...

Sauf que tous ces moi, ça se ramène à des petits gestes, des petits soucis ; et que ces gestes et ces soucis forment une vie.

Et loin que s'opposent l'irréductibilité du moi et la constante statistique, l'une accompagne l'autre comme sa réciproque : un tas de petits moi donne un gros ensemble, et l'individu compose le groupe dans son fantasme d'être unique.

« Pourquoi ne pas interroger les gens de la rue, les O.S. ? » (Colette Magny).

Et, bien sûr, on ne voit pas pourquoi l'un plutôt que l'autre, les O.S. plutôt que les « vedettes ». Ni pourquoi l'un remplacerait l'autre, sinon en ce que les O.S. participent tous d'une même généralité oppressive, sont tous réductibles l'un à l'autre dans un mode de vie imposé. Et pas les « vedettes »...

« Ce questionnaire est absurde, non dans ses intentions — je déteste autant que vous le mur qui protège nos vies privées — mais parce qu'il renseignera les flics. C'est tout ce que Marcellin peut désirer » (Daniel Guérin).

Quel métier exercez-vous ? Croque-mort.

Où vous vêtez-vous ? A la morgue (réponses de Henri Lefebvre).

La blague et Marcellin se rejoignent : c'est trop sérieux ou ça ne l'est pas assez, ça n'est jamais le lieu ni le moment.

Et si, au fond de toutes ces réticences, surgissait l'évidence : il n'y a aucun mystère, sinon dans le strip-tease agaçeur qui déplace le désir en faisant croire à l'imité ? Peu profond ruisseau calomnié, les secrets de la vie privée se révèlent pour ce qu'ils sont : s'il est si difficile de répondre, ce n'est pas que le questionnaire soit mal fait, ni qu'il y ait tant à cacher, mais parce que rien n'est plus triste que la réalité du quotidien, dès lors qu'on la ramène à un moi qui se veut unique. Ou alors il faut reconnaître qu'on est fait de bribes et de morceaux, d'archaïsme (parents à voir, argent à gagner...) et de bouts



- Où vous vêtez-vous ?
- Prenez-vous le métro ? chaque jour de temps en temps
- Quand vous allez au restaurant, combien payez-vous pour une personne ?
- Combien de fois par mois allez-vous au restaurant ?
- Votre heure de lever la plus fréquente :
- Votre appartement :
- Etes-vous propriétaire ou locataire :
- Superficie approximative : Nombre de pièces :
- Votre chambre : vous y vivez seul à deux plus ? il y a un seul lit deux lits plus ?
- La personne qui couche le plus souvent dans votre lit actuellement est un homme une femme
- Votre appartement : vous y vivez seul en couple en collectif
- Combien y a-t-il d'hommes et de femmes

- dans votre appartement ?
- Entretenez-vous quelqu'un ?
- Qui et pourquoi ?
- Etes-vous entretenu ?
- Qui fait le ménage chez vous ?
- Plutôt la ou les femmes, plutôt le ou les hommes, vous-même, tout le monde à tour de rôle, les personnes que vous entretenez — femmes-hommes —, un ou une domestique
- Hébergez-vous des inconnus ?
- En votre absence, laissez-vous votre appartement à des gens qui ne savent pas où loger, même si vous les connaissez mal ?
- FAMILLE
- Comment vous voyez-vous dans cinq ans, physiquement et moralement :
- Etes-vous actuellement en analyse ?
- L'avez-vous été ?
- Avez-vous des enfants ? Combien ?

de vouloir révolutionnaires. Ne compte pas seulement ce qu'on se veut, mais ce par quoi on est traversé, découpé, morcelé, cet émiettement quotidien fait de vaisselles pas faites, de besoins mal assouvis, de branlettes culpabilisées...

« J'ai passé des années à me déshabiller sans me connaître, maintenant si je veux me connaître, faut pas trop que je me déshabille » (un ancien dirigeant maoïste). Il aurait fallu que ça ne soit pas vécu comme du déshabillage de moi, mais comme du repérage de flux impersonnels d'argent, de sperme, de vêtements... Il aurait fallu...

« Alors c'est sûrement autre chose. J'aime le secret parce que c'est quelque chose qu'on partage, et qui est de nature amoureuse. J'aime le secret parce que ça n'empêche pas du tout que tout le monde sache tout sur tout le monde, chacun sur chacun, mais dans des conditions telles qu'on ne puisse plus y discerner le vrai du faux, et que surgisse enfin cette puissance du faux. Je n'aime pas les questionnaires parce qu'il (...) y règne le même appel à la puissance du vrai » (Gilles Deleuze).

Il n'y a pas de complicité amoureuse entre ceux qui se réclament de Mai. Ils ont tous encore besoin de l'idéologie du vrai comme les bourgeois ont toujours besoin de l'or pour fonder la confiance en leurs moyens d'échanges, leurs monnaies. De même, ils ne peuvent échanger que de la prétention au vrai, parce qu'ils ne se font pas assez confiance pour éliminer la fausse question de leur « vérité » au profit de ce qu'ils auraient à machiner ensemble avec de la nourriture, du vêtement, des caresses, de l'espace ou de l'argent.

« Je n'ai pas une vie exemplaire. 15 à 16 heures de boulot par jour, on ne s'en vante pas, on voudrait que ça change. Ma seule satisfaction, c'est de pouvoir utiliser tout ce temps, ce plein temps, à essayer de faire bouger le décor. Je m'explique tout le temps, je me questionne sans arrêt et j'essaie de répondre, et si ça me semble intéressant, je le publie. D'accord, ça n'est pas une vie. Vivre autrement, boulot, loisirs, c'est pire. Que ce soit l'une ou l'autre, on ne peut prendre plaisir à en parler, c'est dérisoire et révoltant. On est tous prisonniers. Je suis un taulard. J'écris sur les murs. J'essaie de correspondre avec les autres taulards. Mais si c'est pour dire combien je trouve de cafards le matin ou combien de croûtons de pain je planque sous ma paillasse, j'ai pas le courage de répondre. Juste l'effort de ce petit sursaut. P.S. J'ai un plan d'évasion » (Gébé).

Tout le monde il travaille...

Coupons maintenant dans un autre sens. Machinons ces détails sans nous préoccuper ni de qui répond, ni de pourquoi on n'y répond pas. Votre métier ? Oui, de nous a un « métier » ? Mais aussi : est-ce parce que nous ne le voulons pas, est-ce parce

que nous ne le savons pas, est-ce parce que nous ne voulons pas le savoir ?

« Quel métier exercez-vous ? Le théâtre en tant que « métier », cela ne m'intéresse pas. Je n'aime pas tenir des cadavres dans mes bras, or le métier du théâtre pue singulièrement aujourd'hui : mauvaises odeurs de renoncements, de compromis, d'universités, ou tout cela se moule. Donc un métier, c'est le théâtre du Chêne Noir : être vivant... » (Gélas).

En principe, il n'y a plus de métiers. Plus d'horaires non plus. « Je travaille 15 ou 16 heures », répond Gébé. Et Gélas affirme : « En ce moment, de quatre heures de l'après-midi à trois ou quatre heures du matin. Mais quand nous sortons du théâtre tout continue. Alors horaires que cela ? 24 heures dans la journée et les heures de sommeil ne sont pas les dernières à compter... »

Curieux ça. Personne n'accepte d'avoir un métier, mais ils l'ont cependant les mêmes choses depuis longtemps. Clementi ou Kalfon ne se sentent pas « comédiens ». Deleuze ou Lefebvre ne se sentent pas profs, mais chacun continue à faire ce qu'il faisait. Les temps et les lieux n'existent plus, mais le temps est plein, le lieu est fixe. Les profs ne sont pas comédiens, les comédiens ne sont pas profs. Qu'est-ce à dire ? Le gauchisme ascension sociale honteuse ? C'est en partie évident. Etre gauchiste, c'est aussi un moyen d'instaurer la différence, de sortir le nez de la grisaille professionnelle. Ça ne veut pas — toujours — dire du fric : Gélas gagne huit cents francs par mois, tel ancien militant journaliste, travaille comme camionneur, ceux de « Libération » seront payés comme des O.S. Et quand ça veut dire du fric, c'est pas forcément du fric consommable, il y en a dont le mode de vie gagne à être connu : Sartre vit comme un ex-étudiant, dans un studio style cité universitaire.

Ragots, ragots

Réhabilitons le ragot, à défaut d'autre communication possible. Il y a bien des « vedettes » gauchistes qui vivent comme tout le monde. Mais il y a aussi l'inverse : ceux ou celles qui, bourrés de fric, tâchent de l'exorciser en l'investissant dans les carnards ou les mouvements. Et puis, il y a toutes les marges commodos, toutes ces situations qui permettent la coïncidence entre le gagne pain et faire ce qu'on a envie de faire : « Chercheur au CNRS depuis 23 ans. Assez forte coïncidence entre mon gagne pain et ce qui m'intéresse, la liberté » (Edgar Morin). Entre 4 et 5.000 francs par mois, rien à redire, au contraire : organisons-nous pour avoir de quoi vivre et faire vivre ce qui nous plaît — et c'est souvent possible, pour une minorité universitaire. Mais ça peut aussi s'organiser sans exclusive : des filles du MLF sont stylistes, des militants sont assistants, des pédés

contestataires journalistes. Tout ce qu'on peut y changer, ça n'est pas de demander à tout le monde de démissionner ou de se reprocher des « récupérations » incessantes. Notre problème est ailleurs : comment généraliser la « récupération », faire sombrer la barque à force de la surcharger au lieu de la vider pour maintenir la pureté ? Souvent, ce sont les gauchistes eux-mêmes, coincés et honteux, qui affirment le caractère élitiste de ces boulots et, inconsciemment, défendent ainsi leur statut. Mais quoi ? N'importe qui est capable d'être styliste, le journalisme aujourd'hui, c'est n'importe quoi, le piratage des titres universitaires pourrait être organisé sur une grande échelle. Tout le monde docteur en lettres, ça n'est pas impossible.

Logé, nourri, blanchi

Se vêtir, se nourrir, la pseudo-indifférence cache là bien des soucis. D'abord parce que le vêtement protecteur et la becquée nourrissante restent marqués par papamaman. « Où vous vêtez-vous ? Le plus souvent je n'en sais rien car c'est ma mère qui m'achète le peu de vêtements que je possède. Tous mes pulls par exemple c'est elle qui les tricote. Elle a les goûts simples, ma mère... » (Gélas).

Où s'habille Krivine ? Nous ne vivons, hélas, pas pu avoir la réponse. Bien sûr, les Pucés, les hasards, que sais-je encore, habillent le plus souvent. « Pas de remarques personnelles, c'est impoli », répondait Aliçé. On croirait volontiers que, sauf les pédés, des femmes, quelques autres, le gauchiste nait tout habillé et que le vêtement se renouvelle sur lui comme par un mystérieux processus d'auto-production. La nourriture doit lui tomber de même dans la bouche sans l'empêcher une minute de continuer son travail de taupier révolutionnaire. Il chie, sans doute, mais en notant ce qui lui vient à l'esprit sur le papier des toilettes. Véritable corps sans organes, gros bébé malade, droit que des mains attentives raccommode et nourrissent. D'où l'importance du restaurant : la nourriture arrive et repart sans qu'on aie jamais à se poser la question de savoir d'où elle vient, et ça évite les débats avec le MLF. Car on mange le plus souvent mal chez les « leaders » ou « vedettes » gauchistes. La nouille et l'omelette régnent en maîtresses incontrôlées dans des cuisines réduites à l'essentiel, à l'idée de la nourriture plus qu'à sa réalité savoureuse. Ou alors bouffer devient symbole d'un potlatch qu'exécutent les horaires surchargés et les Hautes Tâches en attente. Bon, on ne se lève pas tôt, car l'horaire de ce « temps plein » (fait d'ailleurs souvent de « temps perdu », de rendez-vous perpétuellement ratés, en tâches continuellement bâclées...) se décale inévitablement par rapport au soleil, puisque rien n'est jamais fini à temps mais que rien ne peut attendre. Du temps militant, beaucoup ont

- Vous en occupez-vous personnellement ?
- Quelles relations avez-vous avec eux ?
- Combien de temps leur consacrez-vous ?
- Quelles sont vos relations avec vos parents ?
- Combien de fois les voyez-vous par mois ?

IDEES

- Voterez-vous pour l'union de la gauche ?
- Pensez-vous que l'union de la gauche au pouvoir peut apporter quelque chose ? Des changements professionnels par exemple ?
- A la combien de meetings ou manifestations avez-vous participé depuis 6 mois ?
- Avez-vous une action militante, laquelle ?
- Donnez les titres des cinq derniers bouquins que vous avez lu :
- Les cinq disques que vous écoutez le plus souvent :
- Les cinq personnes que vous admirez le plus :

- Si vous recommandiez tout, choisiriez-vous une profession différente ?

- Ce que vous pensez de la drogue :
 - De la légalisation de la marijuana :
 - Pensez-vous qu'une drogue puisse avoir une influence déterminante sur le comportement social de certains ? Laquelle ?
 - L'expérience personnelle et l'événement révolutionnaire qui vous ont le plus marqué :
 - Qu'en pensez-vous aujourd'hui ?
 - Pensez-vous que des bouleversements révolutionnaires en France puissent avoir lieu d'ici 6 mois - 1 an - 5 ans - 20 ans - jamais (entourez vos réponses).
 - Des exemples de ceux que vous attendez :
- ### LOISIRS
- Le dimanche que se passe-t-il ?
 - Prenez-vous vos vacances au mois d'août ? Sinon quand ?

gardé la double impasse: la fausse précision et la vraie fuite. Temps névrotique, perpétuellement coincé entre l'avenir du prochain rendez-vous ou de la prochaine réunion et le passé débordant de la précédente... Temps sans présent, temps qui n'est celui de la production que par raccroc ou par hasard. Et, pour les autres, les obscurs, les sans-grades, il y a toujours les temps d'attente....

Du connu et de l'inconnu

« Hebergeur des deux inconnus ? Si je ne suis pas là, non. Trop de fauche. Après tout on a droit d'y tenir, à ses bouquins ou à un duvet, ou à des bijoux ou à un instrument de musique, ou même à la clé de sa chambre ou à un vieux morceau de bois... Et bien chaque fois ils sont partis avec ! Je respecte le gars qui fait des casses, encore qu'il ne me semble pas utile ni efficace de voler les pauvres puisqu'ils n'ont rien et que ce n'est pas nécessairement chargé pour eux de souvenirs, d'émotions. Mais en plus voler les pauvres chez qui l'on dort, alors là... » (Gelas).

Être flic ou ne pas l'être, poser les limites d'un moi étendu jusqu'aux murs de l'appartement ou se laisser traverser par n'importe quel. Voilà la clé de cette histoire de vie privée : ça commence toujours ainsi : chez qui on est ? Certes, nous vivons tous dans une (relative) dissolution de l'idée de propriété des lieux. En fait, plutôt que de dilution, le réseau des « chez soi » se complique, s'imbrique, n'est pas forcément lié à la propriété, ni même à la location des lieux. Il y a ceux qui possèdent (encore), ceux qui louent, ceux à qui on a prêté l'appartement, ceux qui sont invités par celui à qui on a prêté... Mais nulle part la limite du « chez soi » n'a disparu, quitte à ce qu'elle recule et se balade plus ou moins extensivement au sein du groupe des copains et des copains des copains... Du connu : dans cinq ans, pourquoi ça serait différent ? La famille : bien sûr, toujours là. L'analyse : ceux qui y sont (nombreux, ces temps-ci) n'en parlent pas, ceux qui n'y sont pas répondent : « En analyse ? Je n'aime pas les flics et ce n'est pas de médecins dont nous avons besoin mais de révolution » (Gelas).

Le propre des relations familiales est bien, comme répond Edgar Morin, de n'être « ni les pires, ni les meilleures ». Une fois par semaine, on s'îne en famille. Bien sûr. Et puis, il y a ceux qui les aiment, leurs parents : « Quelles sont vos relations avec vos parents ? Bonnes, car ils sont bien mes parents. Des fois, on entend des intellectuels libéraux ou des trucs comme ça dire de leurs parents qu'ils sont bien. Mais alors c'est parce que ces parents-là comprennent des tas de choses sur des tas de sujets, savent beaucoup et énormément. Les miens ils ne comprennent rien à rien et ce ne sont pas des intellectuels. Alors

pourquoi je dis qu'ils sont bien ? Parce que je les aime » (Gelas).

Et puis, et puis... Et puis la Politique et le Sexe, comme l'âne et le bouf, entourent notre petite crèche quotidienne. Un ragot en passant : Edgar Morin a eu une relation homosexuelle. Et puis, les idées reçues : la masturbation qui disparaît avec la rencontre de l'Autre (tu parles, Charles) : « La veuve poigne : durant mon adolescence comme tout le monde probablement. A partir de l'instant où l'on rencontre les autres, cela disparaît. Si j'étais en prison, ou marin sur un navire, ou cosmonaute, alors probablement que je me masturberais ou mieux que je me caresserais. Ce n'est pas le cas. Ceci dit on peut très bien se caresser à deux : non pas pour vaincre des tabous mais parce que cela peut être agréable. Maintenant quand on fait l'amour, est-ce qu'on se suce, est-ce qu'on se branle, est-ce qu'on se caresse, est-ce qu'on s'encule par derrière, est-ce qu'on s'encule par devant, est-ce qu'on se fait enculer ? etc. Non quand on fait l'amour, je l'ai dit, on s'aime » (Gelas).

C'est si commode, Amour, Amour, c'est comme Révolution, ça recouvre tout sans finalement expliciter.

Tels qu'en eux-mêmes : « Oui, maintenant, je fais de l'architecture. Je travaille beaucoup, beaucoup. J'ai toujours eu envie de faire des trucs en architecture. D'ailleurs, ce qui compte, c'est la philosophie. Je relis Hegel, Montaigne, Molière. La grande pensée, l'Éternel, l'Anti-Œdipe ? Une escroquerie. La psychanalyse, comme la pensée juive, est question. Quand elle devient affirmation, elle est fasciste. » C'est un ancien dirigeant gauchiste, architecte.

« Il y a un an, je me serais flingué. Maintenant ça va mieux. Mon enfant ? Je le vois trois fois par semaine. Je vis chez des amis. Sexuellement, je suis tranquille. »

« Ce que j'ai envie de faire, oui, c'est dans l'architecture. Refaire le plan de Paris. Construire dans la pierre et le béton, le durable. La ville est habitable. C'est un mythe, cette histoire de « crever la gueule ouverte », ces fantasmes écologiques. Dix ans derrière soi à militer, dix ans devant : « Le présent, c'est rien, on en a pour dix ans. L'Union de la Gauche ? Je ne vote pas pour des gens qui ne mettront en prison. »

Politique, métier, enfant, « Je », tranquille, toujours, solide. C'est la vie, quoi ?

Leur cynisme et notre morale

Faire de l'architecture, est-ce honteux ? Après tout ce qui était vécu, bouleversé, souffert, construit, on ne devrait pas, pardon on ne peut pas en revenir à la morne et désespérante platitude du « c'est la vie ». Les certitudes perdurables qu'on a toujours été ainsi, que l'homme est éternellement assoiffé d'argent et hypocrite, c'est tout juste bon pour ne pas crever. Ça ne suffit pas à nous mettre



en mouvement, et quand on s'immobilise, on meurt. Il n'y a pas à avoir peur de dire ce qu'on a envie de faire, sous prétexte que c'est bourgeois. Les capitalistes sont cyniques, ils nous réservent la mauvaise conscience, parce qu'ils ont besoin de notre mauvaise conscience pour assurer leur cynisme. La conception de la vie quotidienne gauchiste est trop faite d'interdits, de « tu ne feras pas cela, argent ne désireras pas, de la famille te libéreras, etc. ». Ce qui nous est trop souvent laissé est bien la morale, le reproche adressé aux heureux bourgeois, doublé de mauvaise conscience de trop souvent désirer vivre ou même de vivre activement comme eux. La morale est passée du côté du gauchisme, avec son cortège d'inévitables mensonges et arrangements. Est-il permis de payer trente francs par personne dans un restaurant ? Est-il interdit de vouloir que sa femme ou son mec ne couche avec personne d'autre que soi ? Ce que mon voisin ne fait pas, ou du moins qu'il dit qu'il ne fait pas, puis-je le faire ?

On ne peut pas croire qu'une nouvelle vie puisse sortir d'un jeu d'interdits et de transgressions. Ce dont nous avons besoin, n'est pas de vivre comme nous affirmons qu'il faut vivre. (« Faites comme je dis, ne faites pas comme je fais ») mais bien de mieux connaître, de mieux machiner, de mieux brancher nos désirs. La nouvelle vie, nous ne la connaissons pas encore. Être conforme à ce qu'on croit qu'elle doit être, fait de nous les nouveaux jésuites ou les nouveaux puritains, alors qu'il est question d'être les nouveaux libertins. Libertins, pas « viveurs », mais ces athées et découvreur de jouissance qui, au XVIII^e siècle ont annoncé la Révolution française. Mais ils ne s'en posaient pas la question...

Guy Hocquenghem.

- Où partez-vous en vacances ?
- Pratiquez-vous le week-end régulièrement ?
- Votre attitude et votre fréquentation par rapport : au cinéma, à la culture, au théâtre, aux concerts plus ou moins classiques, au rock, à la télé...
- Savez-vous : déboucher un évier : changer les plombs : bricoler un véhicule : faire de la menuiserie : cuisiner autre chose que des œufs sur le plat ou un steak tartare :
- Avez-vous des amis avec lesquels vous ayez de profonds désaccords politiques ?

SEXUALITÉ

- Vous considérez-vous comme : homo sexuel hétéro bi-
- Avez-vous déjà eu des relations hétéro sexuelles ? oui non
- Vous masturbiez-vous 1 fois par jour 1 fois par mois 1 fois par semaine

- Vous faites l'amour 1 fois par jour 1 fois par semaine 1 fois par mois
- Vous faites l'amour avec la même personne à peu près régulièrement pendant : 1 semaine 1 mois 1 an plus
- Vous changez tout le temps
- Cette personne est : un homme une femme
- Cette relation est-elle exclusive ? pour vous pour l'autre
- Draguez-vous ? Où et comment ?
- Vous laissez-vous draguer ?
- Vous trouvez-vous belle, beau :
- Avez-vous fait l'amour avec des gens d'autres races que la vôtre, nord-africains, noirs ?
- Êtes-vous prêt, si vous êtes un homme à utiliser un contraceptif oral ?
- Avez-vous déjà été concerné (e) par un avortement ? Qu'avez-vous fait ? Que feriez-vous ?

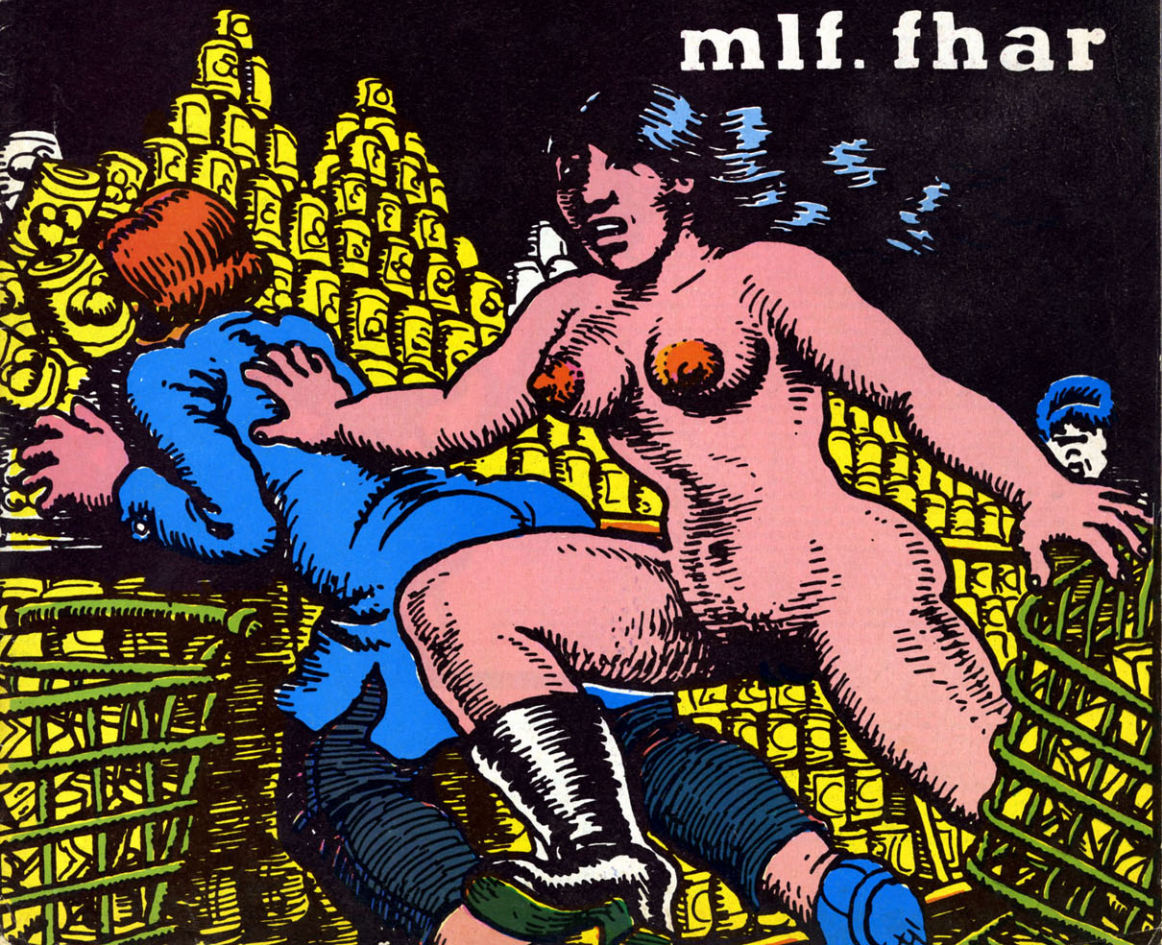
ACTUEL

novapress

NUMÉRO 25 NOVEMBRE 1972 4F

la débandade du phallus

mlf. fhar



la parole au Beau social

GROUPE n°5 DU FHAR

« Un pédé, ça se soigne », glisse ma concierge dans l'oreille distraite du médecin de l'immeuble. Ça se soigne. Ça n'est pas conforme. Qu'en faire ? On peut mettre à l'ombre ce citoyen bancal, ou bien lui injecter quelques hormones fallacieuses. On peut encore le castrer, comme cela se pratique aux U.S.A. sur des volontaires (!) : « résultat satisfaisant », affirme docement un psychiatre de San Quentin qui vous tranche la quèque comme on arrache une molette récalcitrante. L'hypnose n'offre pas de résultats spectaculaires, la lobotomie préfrontale exige une main experte (le patient s'en tire rarement intact) et l'électrochoc ne sert à rien. Quant à la sacro-sainte psychanalyse, elle ne profite guère qu'au consultant qui monnaie le fantasme avec délice, et pour des primes.

De criminels les voilà devenus malades mentaux, les hermaphrodites honteux se retrouvent opprimés. Quand le pédé se contentait d'être faible et malheureux, tristounet sous le maquillage, folingue et primesautier, on le cachait en souriant à la vue des enfants, mais le voilà qui gueule, qui s'explique, qui exige et revendique le droit de disposer de lui-même. Nous avons rencontré le Groupe 5 du Fhar, des types pas sectaires du tout qui ont les idées nettes.

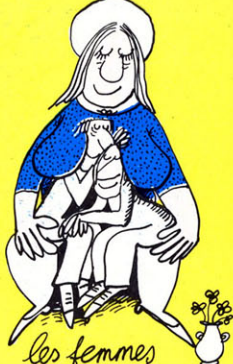
Actuel : En 1971, après la manifestation du 1^{er} mai et le n° 12 de Tout consacré aux pédés, le Fhar a vu ses effectifs multipliés par dix. D'une trentaine de membres, au début, vous vous êtes retrouvés trois cents.

Groupe 5 : Nous étions en train de découvrir quelque chose de fantastique : la sortie de la clandestinité. Il y avait des tas de mecs honteux qui osaient tout d'un coup s'avouer homosexuels. Déjà, on s'engueulait un peu, mais sans y attacher d'importance : cinq minutes après on se sautait au cou. Puis les vacances nous ont séparés, et l'euphorie était complètement retombée à la rentrée... Nous avions éclaté, mais pas nos problèmes. On a mis trois ou quatre mois avant de relancer une action, des comités, etc. Et puis, avec le printemps, c'est devenu complètement bordelique. Les attaques personnelles ont commencé contre le petit groupe qui prenait les décisions, les tendances se sont dessinées plus fortement et les folles sont devenues complètement délirantes. Travesties, provocatrices, révolutionnaires... irrécupérables, elles parodiaient agressivement le pédé de vaudeville.

Actuel : Les gens qui viennent au Fhar avaient-ils, avant, des tas de problèmes, familiaux, sociaux...

Groupe 5 : Au début, oui. Et ils sont partis quand ils se sont aperçus que, ces problèmes là, on doit trouver la force de s'en débarrasser soi-même. Ce n'est pas un mouvement extérieur qui peut t'aider : il ne peut guère que te fournir une plate-forme sur laquelle te reposer. Et personne n'a les mêmes problèmes... On a commencé avec des copains, une sorte de SOS-Amitié destinée aux « sympathisants du Fhar », ceux qui n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient dans les assemblées générales de notre mouvement. D'accord, ça fait un peu courir du cœur, mais ça empêche parfois les mecs de se flinguer. Souvent ils attendent un contact personnel, pour pouvoir parler, se libérer...

Actuel : Et les assemblées générales les effraient ?



les femmes
sont un peu
no mannamo!

L'horrible engance. Couple bancal. Mal mariés : qu'est-ce qu'ils ont à faire ensemble, pédés et gouines, puisqu'ils ne veulent pas se faire l'amour ? Ça n'avait donc rien d'évident, cette association. Les pédés passent pour misogynes, c'est connu. Ils ont le cul de la bite et de la virilité. Ah, les femmes, les affreuses, les rancunières, celles qui nous volent nos hommes... Est-ce que les pédés ne demandent pas à être traités en femmes, alors que les femmes, justement, en ont marre ? Et pourtant : aux U.S.A., dès le début du Ga. Libération. Front (front de libération homosexuel) en juin 69, après la mort d'un jeune pédé au cours d'une descente de files dans une « boîte », le Women's Lib soutient. En France c'est encore plus net : l'initiative vient des femmes. Du M.L.F. d'abord : dès son apparition il crée les conditions d'une nouvelle compréhension de ce qu'on appelle les luttes. Le champ politique se sexualise, ou, plutôt, l'union pour la lutte des

Groupe 5 : Ils ont peur de se faire voir, et n'osent pas venir. On est tombé, par exemple, sur l'annonce d'un type qui voulait fonder une communauté. Il avait seize ans et s'était fait la malle de chez lui. Son père a trouvé dans ses papiers une lettre de moi et m'a écrit pour me demander si je l'avais vu. Je lui ai téléphoné et il m'a dit : « Je suis allé chez les flics, je leur ai donné le bulletin ». Les flics ont insisté : « Vous voulez porter plainte contre le journal qui a passé l'annonce ? ». Le type m'a dit : « Quand j'ai senti qu'ils attendaient ça et que ça allait leur faire plaisir, j'ai dit non, je ne porte pas plainte, je vais essayer de retrouver mon fils par mes propres moyens ». Ce qui a d'ailleurs été fait. Mais les flics étaient ravis, ils attendaient la plainte qui leur permettrait de couler le journal...

Actuel : Penses-tu que le Fhar puisse parvenir à une modification des lois régissant l'homosexualité, abaissement de l'âge légal, par exemple ? **Groupe 5 :** Le jour où on aura réussi à faire abolir les lois concernant l'homosexualité, il n'y aura plus personne au Fhar, parce que les trois quarts des mecs ne sont pas du tout révolutionnaires. Dans son propre intérêt le capitalisme a besoin de se libéraliser. Regarde la Norvège, où on vient de faire passer la limite d'âge à seize ans, les gens ne bougent plus... C'est la récupération totale et ça ne vaut pas la peine de se battre là-dessus. Notre analyse, les gauchistes, pour la plupart, refusent encore de la faire. Ils n'ont pas compris qu'il fallait se battre, déjà, sur le terrain qui sera celui de l'adversaire demain, et non pas se référer sans cesse au passé.

Actuel : Tous ne vous rejettent pas.

Groupe 5 : Unaniment, on ne nous aime pas. On nous tolère dans l'espoir que nous ferons un jour notre « Ave Marx, Ave Trotsky, Ave Mao ». Mais dans l'ensemble on les fait chier. Prends la lettre publiée dans Rouge : ils ont conservé tout ce qui les arrangeait, et l'ont publié. Tout ce qui les gênait, les comparaisons entre la Ligue et le P.C., ils l'ont sucré. Occuper la place vacante du P.C.F., on s'en fout. Ils se sont tout de même rendu compte qu'un homosexuel pouvait faire un militant, nous les intéressons donc. La Ligue a tenté de nous rattraper. On pourrait presque songer à une section « homosexuelle » de la Ligue. A priori, rien n'empêche un mec du Fhar de rentrer au P.S.U. ? En réalité, à partir du moment où on essaye de développer une « idéologie » qui dépasse largement le gauchisme, je crois que la double appartenance à un mouvement gauchiste et au Fhar devient impossible. Tu comprends, les folles, les Gasolines, sont totalement irrécupérables...

Actuel : ???

Groupe 5 : Ils dansent, ils chantent dans la rue, ils se maquillent. C'est le défilé à la mode, la rupture totale, ce qui n'est pas rien. Une étape, peut-être. Au meeting de Duclos c'est une folle qui a réussi, alors qu'on s'était fait jeter dehors par les gros bras du P.C., à demander à Duclos ce qu'il pensait de l'homosexualité. Une folle encore qui a pris le drapeau du P.S.U. le 1^{er} mai, un drapeau de deux ou trois mètres de haut, pour se torcher le cul avec devant les militants du P.S.U. Il faut bien voir qu'il y a une grande différence entre les folles qu'on voit au Fhar et celles des boîtes. Au Fhar, quand ils se maquillent, ce n'est pas pour ressembler à une femme, c'est pour provoquer, aggraver...

Mais c'est s'attaquer à des gens puissants. Il existe une organisation, World Organisation for Mental Health, composée de psychiatres extrémistes qui pratiquent le lavage de cerveau à grande échelle. Ils ont l'intention de prendre en main le sort de la psychiatrie, et de la poli-

gens concernés par la même situation « privée » devient possible. On est femme avant d'être Trotskyite ou maoïste, pourquoi pas pédé ? C'est la vie privée donc privée de sens politique, ça devient un combat. Les signes s'inversent : dans le privé les pédés haïssent les femmes. Dans la lutte, ils se retrouvent côte à côte. D'ailleurs les femmes prennent aussi l'initiative sur la question homosexuelle. Il existait un club homosexuel en France, feutré et discret : Arcadie. Les femmes qui y étaient se regroupèrent en liaison avec le M.L.F. : elles initient les pédés et en mars 71 le groupe en question se manifeste successivement à la Mutualité, en attaquant un meeting contre l'avortement, en sabotant une émission de Mérie Grégoire sur l'homosexualité. Le mot « hétéroférocité » apparaît. Puis c'est le numéro 12 de Tout qui paraît au moment du débat de l'Observatoire sur l'avortement auquel pédés et femmes participent activement. Ce sont les gouines qui ont commencé : la majorité du

M.L.F. est d'ailleurs réticente, voire franchement critique à l'égard de cet avorton dernier venu, le Fhar, qui copie le fonctionnement du M.L.F. (assemblée générale hebdomadaire aux Beaux-Arts), en mime le style (chansons, week-end ensemble, amour entre nous, guerre aux phallocrates). Même le numéro 12 de Tout contient un manifeste de 343 salopes qui se sont fait enclaver par les Arabes... Une nouvelle logique politique apparaît : des rapports entre pédés et femmes avaient été jusque-là marqués par les culpabilisations qu'entraîne une conception du désir fondée sur le manque et la castration. Les uns et les autres découvrent qu'au fond la castration on s'en fout, qu'on peut jouir sans obéir ni transgresser la loi du phallus. Et puis, qu'il y a des cibles communes : la famille hétérosexuelle reproductive, etc. On se retrouve pour dénoncer ce rôle. Côté M.L.F. s'habitue à retrouver les pédés dans chaque manif. Ça paraît tout

tiser, essaient de faire passer des lois autorisant le psychiatre à faire interner qui lui chante sur un simple avis. En Union Soviétique, le système fonctionne déjà, et ils tentent de le faire passer aux U.S.A. et en France, se camouflant derrière le jargon de la psychanalyse.

Actuel : Et le groupe II, qu'est-ce que c'est ?

Groupe 5 : Ils agissent dans le même sens que nous. Ils ont les mêmes problèmes que chez nous, les « sérieux » ont été rejoints par des gens qui sont pour laisser aller le délire. Seule différence, tous les « sérieux » de chez nous sont en train de rejoindre le groupe II, et je m'attends à ce que les plus délirants de chez eux débarquent chez nous... C'est aussi la grande dérision. Il existe des gasolines staliniennes, et des gasolines gauchistes, les Camping Gaz...

Actuel : Et les femmes ? Comment se situent-elles par rapport au Fhar ?

Groupe 5 : Elles ne se situent pas. Elles prétendent avoir des problèmes différents et personnels ! Chez beaucoup de la main droite parisiste, et le débat n'en est pas facilité. Nous aimerions bien, au Groupe 5, qu'il y ait autant de filles que de mecs mais elles vont plutôt chez les groupes rouges... Maintenant, le MLF se limite un peu à la pilule et à l'avortement libre et gratuit. Et ça, c'est totalement récupéré parce que le gouvernement, s'il n'est pas trop con, va bien finir par l'accorder. Les lesbiennes sont les plus radicales mais pour la plupart des braves mères de famille du MLF, les lesbiennes, c'est le diable.

Actuel : Et quels sont les rapports entre le Fhar et les mouvements étrangers, FUORI, MHAR, IHWO, IHR... ?

Groupe 5 : Le MHAR en Belgique et le FUORI en Italie se sont constitués à partir des trucs du Fhar. Nous gardons avec eux des relations constantes, et sommes politiquement du même avis. En foutant la merde au congrès sur les répressions des déviations sexuelles, à San Rémo, les mecs du FUORI ont fait parler d'eux, mais nous les connaissons avant : ils avaient déjà sorti un journal. De là est née l'Internationale Homosexuelle Révolutionnaire à Bruxelles, plus ou moins clandestine. Et l'ensemble des mouvements révolutionnaires homosexuels européens a organisé une rencontre avec les mouvements de libération de la femme le 15 octobre à Milan.

Actuel : Quelle direction va maintenant prendre le groupe 5 ?

Groupe 5 : Ce que nous voudrions, c'est que les prétendus hétérosexuels viennent travailler avec nous, dans le même sens, qu'on ne reste pas confinés dans un ghetto. On voudrait essayer de développer une « idéologie » qui sorte du problème purement homosexuel, dont on n'a rien à foutre. L'homosexualité doit déboucher sur une prise de conscience politique beaucoup plus large. Quand une idée est dans l'air, elle s'étale partout, même si rien ne se passe de précis. Il ne s'agit pas bien sûr d'une « idéologie » au sens traditionnel du mot. C'est plutôt un ensemble d'idées et d'actions. Il n'est pas question d'amener une théorie aux mecs... On avait l'intention, avant, de faire passer l'idée de la libération sexuelle dans les groupes gauchistes. Nous avons dû y renoncer.

Actuel : Dans l'édition du Fléau social, votre journal, vous vous proposez de redéfinir entièrement le concept de lutte des classes.

Groupe 5 : Il est évident que la lutte telle qu'elle est actuellement menée dans les usines, revendications salariales et autres, arrange considérablement le pouvoir. Tout est programmé d'avance. Et quand tu dis ça à un gauchiste, tu te fais tuer ! On a entendu : « c'est la négation de deux siècles de lutte de classes ! » Et c'est vrai ! Il ne s'agit plus de cavalier sans arrêt derrière les luttes. Les filles de Thionville, elles ont arrêté le boulot parce qu'elles en avaient marre. Et les mecs sont arrivés en leur disant : « vous pourriez demander ça et ça ». Elles n'y avaient même pas pensé ! La lutte des homos c'est la lutte des filles de Thionville comme celle des poinçonneurs de métro. Le problème est de rendre ce lien évident. La misère sexuelle est la même partout, et pourtant, homos, femmes, noirs, indiens, immigrés, prolés, lycéens, jeunes, fous...

(Propos recueillis par Yves Frémion et Daniel Riche)

naturel. Au fond, on ne sait pas très bien pourquoi sinon qu'on principe « ce ne sont pas les hommes comme les autres » puisqu'on a la même ennemi : le phallocratisme, les rouleurs de mécanique qui cassent la gueule aux pédés et à leurs nanas. En caricaturant, on peut dire que les femmes du M.L.F. étaient les vrais Jules du Fhar, politiquement parlant. La plupart des initiatives venaient d'elles. Face au petit monde gauchiste, les pédés continuèrent à jouer de la position enviable — et envie — d'être les seuls hommes à discuter avec les femmes du M.L.F. Position qu'il importait de sauvegarder. A l'inverse, les femmes menaient avec des pédés leur capacité à parler à des hommes ou du moins à des gens déclarés physiologiquement tels. Cohabitants dans la préparation des actions, dans les discussions en petits groupes, certains pédés et certaines femmes finirent par se faire d'authentiques déclarations d'amour, toutes

platoniques d'ailleurs. L'affreux rapport de pénétration étant exclu de parti et d'autre, et comme on n'avait pas trouvé — on ne l'a toujours pas trouvé d'ailleurs — comment vivre nos relations, on en est venu à confondre la complexité à l'égard d'un même adversaire et un véritable rapport libidinal. Le Fhar a toujours gardé un côté irresponsable ; une incapacité à penser stratégie. Pas le M.L.F. Les femmes, la moitié de l'humanité, une communauté réelle, ce n'est guère comparable au mouvement brownien de quelques centaines de pédés. Le M.L.F. pèse lourd face au Fhar. Pour les femmes, les pédés parlent beaucoup de sexe et peu d'amour. Ce sont des obsédés sexuels, leurs fantasmes tournent autour du sordide ou de l'abject, de la pissotière ou des bosquets des Tuileries.

Les femmes, au contraire, tendent haut la main vers le véritable amour, de la chaleur affective, des vastes et profonds sen-

timents dont elles constataient l'absence dans le monde des hommes. Les femmes se battaient au nom de l'amour, les pédés au nom du sexe. Mille fois le débat revint, et notamment lors du dernier week-end que quelques copains du Fhar et quelques copines du M.L.F. ont passé ensemble. « Vos histoires d'enculage, c'est du sado-masochisme, nous on veut l'amour. Remontez au-dessus de la braguette », disent-elles. A quoi les pédés répondent : « Mais c'est tout ce qu'on a voulu nous obliger à faire, depuis toujours ; sublimer, réaliser l'assomption du sexe homosexuel pour le transformer en affectivité épurée : on n'en veut plus. » Problème : les filles ont expliqué qu'elles en avaient marre de se faire siffler par les mecs dans la rue. A quoi les pédés ont répondu qu'ils ne demandaient pas ça, eux ; qu'on les siffle, qu'on leur mette la main au cul. Que c'était pour ça qu'ils allaient au Maroc ou en Tunisie. Peut-être

faudrait-il qu'on se promène deux à deux, un pédé + une femme, et qu'on détourne les hommages proposés à l'une vers l'autre... Mais surtout, nous est apparu de façon croissante le caractère bloquant de ces statuts, de ces rencontres institutionnelles de groupe à groupe, de ces rapports de puissance à puissance, les pédés, femmes, guinées : on n'est pas seulement ça.

Oui, les pédés et les nanas sont de plus ou moins bon gré collés ensemble : peut-être qu'il n'y a pas besoin de maintenir indéfiniment cette séparation des sexes, elle-même fille de la société hétérosexuelle familiale. Pédés, guinées, femmes, femmes-pédés, pédés-guinées : moins on a de statuts et de rôles entre nous, mieux on se porte. A chacun ses sexes, et à tous tous les sexes. Et tous les branchements. Une fois éliminés les phallocrates, cela va de soi.

Guy Hocquenghem



Monsieur Paul, arrêtez de vous regarder dans le miroir.

ALORS C'EST REPARÉ POUR 11 MOIS ?

en tous cas, à
FLNS ça m'étonnerait :

TOUT !

CE QUE NOUS VOULONS : TOUT !

QUINZOMADAIRE - 23 SEPT. 70 - 1 F. N° 1



**VACANCES
OU
LIBERTÉ ?**

57,3 % des Français ne partent pas et 80 % des industriels prennent des vacances. Il n'y a que 40 % des ouvriers, parce que les colonies de vacances sont trop chères quand on a beaucoup d'enfants, ou parce que le mari n'a pas fait assez d'heures supplémentaires, ou parce qu'il faut aussi penser aux vieux... Pourtant ces fameux congés payés depuis 1936 c'était semblait-il quelque chose d'acquies. 1936, la grève générale, les usines occupées, le peuple dans la rue, la bourgeoisie à eu très peur et le lâché du lest, comme occupé de sécurité : les premiers congés payés. En train et en bicyclette, on s'est rusé vers la mer que chantaient René Clair, Trenet, et la bourgeoisie orchestrée : « A nous la liberté ! ». Mais la liberté s'apprend. On n'est pas libre le dimanche lorsqu'on est esclave toute la semaine. On n'est pas libre un mois de vacances après une année de travail abrutissant et de transports interminables. On ne peut rompre non plus l'isolement : pendant l'année on ignore son voisin de HLM, en vacances on ne parle pas à ceux de la tente à côté et on va s'asseoir à l'appel des haut-parleurs du camp, regarder sans rien dire le spectacle qu'on nous offre.

Suite page 4

**P. 8 - J.-P. SARTRE
EXPLIQUE POURQUOI
IL DIRIGE TOUT !**

palestine :

**IL SI TUE DEBÂQUES
TU AURAS AFFAIRE
UN COMME ton labin hussein**



La résistance palestinienne vaincra !

Tu vogues sur la Méditerranée, la mer, la liberté, conard de trouffion yankee, comme l'impérialisme l'a fait, en revenant de ton bordel de Hong-Kong (les pauvres putes) pour te « faire » du bougnou après t'être « cogné » du Viet.

Tout ça pour Dayan, Macellin du Moyen-Orient, et le petit Hussein-Thiers.

A cause de ces ordures, il y a un peu plus de gosses que d'habitude qui meurent dans le monde, un peu plus de blessés qui meurent sans soins, et les bidonvilles sont des bidonvilles mais bombardées, aujourd'hui.

Ammon, des milliers de morts

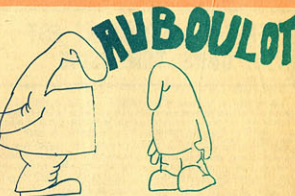
(Suite page 8).

C'était un lundi à Flins au mois de juillet dernier. A 12 h 30, l'équipe d'après-midi avait commencé le travail. Il faisait chaud dans l'usine et beau dehors. Car dans l'usine, il ne fait jamais beau. Tout ce qu'il peut faire, c'est chaud. Alors chaque geste devient dix fois plus pénible et la lassitude s'accroît d'autant.

Sur la chaîne, chacun travaillait machinalement, perdu dans ses pensées. Rien de plus aliénant que la chaîne. Il faut rester là quoi qu'il arrive, prévenir le chef pour aller pisser et cette impression que ça n'en finit pas. Après chaque voiture, il y en a encore une autre et après l'autre, une autre et ainsi de suite tout le long de la journée.

Rien de plus monotone non plus, toujours la même chose, les mêmes gestes répétés dix, vingt, deux cents, trois, jusqu'à cinq cents fois dans la journée. Alors s'écouvent, malgré le bruit, malgré le travail à exécuter, l'esprit s'évade. Dans la tête, on quitte l'usine et la chaîne pour rêver.

Suite page 3



TOUT ?
Un nouveau journal :

Une banalité : la bourgeoisie intoxique, manipule, trafique les consciences. Mieux. On gère pour le sexe, et Paul-Ferdinand pour la politique... Jour après jour, travail, vacances, repos plus l'inter, l'indistinct à la consommation, la publicité, et on peut faire joujou avec Guy Lux.

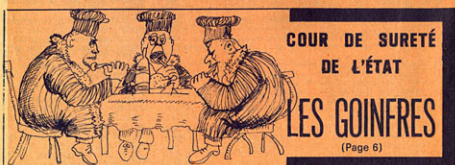
Des films pleins la tête. Enfoncée la religion, on a des moyens plus modernes qui collent à la peau ! Jour après jour...

Jour après jour... et là-dessus une grande déchirure, Mai 68, on a l'impression qu'on va tout parler, qu'on a tous quelque chose à dire, tous quelque chose à apporter. Surprises : bourgeoisie affolée, même, J.O.B.P., etc., etc. Il court gagna ton ciao de bureau ou d'atelier. Et puis la se ressemblaient et on te reprend en main... jour après jour. Mais plus tout à fait comme avant.

Des fois, de rage, on ferme la tête, à l'atelier, on relève la tête, dans les lycées on leur fait deux jours de fêta, deux jours de liberté. Bref, on n'oublie pas Mai !

Mai : une fantastique larme

Suite page 2



**COUR DE SURETÉ
DE L'ÉTAT
LES GOINFRES**

(Page 6)



1870/1970
l'anniversaire de l'Ordre
Bourgeois, ou celui de la
Commune de Paris ?

Dans cet article, je mets un peu en désordre un tas d'idées que j'ai envie de discuter. Il y a des camarades qui trouvent que j'ai oublié dedans la « question du pouvoir d'Etat » (c'est grave dites donc ça). En bref, c'est pas une stratégie, c'est une approche personnelle de notre nouvelle attitude. Ce qui nous concerne tous.

Travailler, c'est souffrir :

« Depuis la venue du Christ, nous sommes délivrés, non du mal de souffrir inutilement. » (Père Charles, Jésus, cité par Vaneigena). Le socialisme c'est être délivré, non du mal de travailler, mais du mal de travailler inutilement. Pour rendre le travail attractif, personne n'a encore trouvé le truc. Tout ce qu'on peut viser, c'est à le faire oublier, en partie. Et puis, nos vies pourries par le travail : qu'est-ce que tu es ? Où tu travailles ? A quelle heure je me lève ? métro près du boulot...

A la gauche, et même à la gauche de la gauche, chez tous ceux qui ont toujours parlé au nom de ceux qui travaillent : « dignité des travailleurs » on trouve les solides piliers de l'idéologie du travail. Les bourgeois disent : il faut travailler pour gagner du fric, pour vivre d'appareils ménagers et de cinéma, Ségué et bien des gauchistes répondent : Pouah ! c'est dégoûtant, notre dignité c'est le travail (entendez notre dignité de représentants vient du travail des autres). A côté de ceux qui exploitent le travail pour en tirer le fric, on trouve ceux qui l'exploitent idéologiquement : pour en tirer le pouvoir. Les voleurs de paroles.

Deux ans après Mai, près d'un siècle après Lafargue et Pouget (1), des gauchistes découvrent : 1) qu'ils ne veulent pas prendre le pouvoir, pas eux, pas ce pouvoir qu'a la bourgeoisie. 2) moins facilement, qu'ils ne veulent pas faire travailler les gens pour l'édification d'un socialisme dont ils seraient les grands maîtres. Que sabotage et paresse sont au programme de la révolution : de notre révolution, en Europe occidentale capitaliste avancée, au XX^e siècle. On ne veut plus travailler. Plus fabriquer des machines à laver pour les acheter, des radios pour se conditionner, des objets à bouffer, consommer, stocker, accumuler, enjoliver avec les accessoires, jeter quand il y en a trop, sans jamais rien comprendre. Alors, vous savez, les ergologues, les tergonomes, les sociologues, les managers, les économistes du P.C. F, vous pouvez repasser. Pas la peine d'essayer à tout prix de tracer une continuité entre le monde qu'on veut faire et celui

que vous manipulez : « Travail en deçà comme au-delà de la révolution... » Tu parles Charles. La révolution c'est une rupture, on ne nous la fera plus. Il n'y aura pas pour nous une justice socialiste, une université socialiste, des usines socialistes, une famille socialiste qui seraient les mêmes repeintes en rouge.

Vivre la révolution :

Si les révolutionnaires ne veulent plus exploiter les gens, fût-ce pour eux, faut qu'ils le montrent. Dutchke et Cohn Bendit le disaient déjà : si les révolutionnaires ne sont pas en train de faire la révolution y compris chez eux, qui les croira ? L'important n'est d'ailleurs pas de nous croire. L'ouvrier anti-gauchiste dans tel coin perdu sèquera son patron la semaine d'après (voir le bouquin de Gavi, les ouvriers). On sait que les gens qui se révoltent partout ont de bonnes idées pour se battre, mais souvent des drôles d'idées d'ensemble. Mais on sait aussi que les idées d'ensemble des gauchistes ne sont souvent pas mieux : transition de la bourgeoisie au prolétariat en gardant tout le harnachement, comme aux

moments d'enthousiasme véritable — quelques manifs, quelques réunions — se perdent pour la plupart dans la sclérose des boutiques groupusculaires.

Et quand y a un dingue qui devant moi fait une bulle à la nana des collants dim sur les murs du métro, cette réaction si fréquente : dommage que je ne puisse pas prendre le risque de me faire piquer, moi en réserve de la révolution, sinon j'en ferais autant. Quel besoin d'en faire autant ? Je suis déjà labellé révolutionnaire. J'ai déjà gagné mes galons.

La voilà notre contradiction vivante : de l'exposer aux gens d'en tirer les conséquences la fait productive. Le révolutionnaire professionnel n'est pas moins opprimé qu'un autre. Mais voilà : le centre de la vie est ailleurs, dans la compensation. Il n'a plus besoin de se révolter, il sait déjà qu'il veut la révolution. Les bouts silencieux de sa vie, les temps morts de tout ce qui n'est pas diffusion, manif, ronéo, il en a fait le sacrifice, il l'a passé au compte profits et pertes de la révolution.

C'est ça qu'on ne veut plus être. On veut parler avec nos tripes. On veut dire ce qu'on est,

barrières des spécialités (on sera poètes, militants, musiciens, érotiques, assoiffés de savoir ce qu'est le monde pour le transformer destructeur de l'ancien pour promouvoir le nouveau).

Notre nouvelle attitude pour retrouver la vie tient aussi à ce qu'on veut savoir dès aujourd'hui ce qu'on prétend construire, on veut montrer que la destruction porte en elle la construction, mais pas toute seule qu'on s'y exerce. N'avoir pas peur de faire des expériences, de montrer que face à la vie familiale par exemple, il existe déjà pour une masse de jeunes autre chose ; et pas seulement des crèches sauvages. Quelque chose qui ne ressemble ni à l'embrigadement compensatoire par un mouvement de la jeunesse comme celui qu'avait construit le P.C.F, ni à l'emprise directe (limitée) de groupes gauchistes organisés. Que toute collectivité de jeunes est déjà une négation vivante d'une société où la reproduction du schéma familial s'impose comme naturelle. Là aussi une lutte continue se mène : le jeune prolo qui a fui sa famille termine son équipée sauvage par le mariage à 20 ans : cela aussi c'est notre problème. La famille dans laquelle les conflits internes servent d'amortisseurs aux conflits de classe (je m'engueule avec toi faute de pouvoir aggraver le patron, le flic, l'assistante sociale...), la famille qui apprend la hiérarchie (homme contre femme), parents contre enfants) on n'en veut plus. On sait que dès à présent les groupes que l'on forme (et pas de fausse honte, hein ! sachons comme on vit) doivent se fixer comme but, non de ramener les conflits à nos rapports interpersonnels, mais d'élever les contradictions pour les transformer en instruments de lutte contre l'extérieur. Des groupes qui vivent non dans le repli, la fausse sécurité du petit monde clos de nos désirs bornés et de nos passions entravées, mais dans lesquelles l'exaltation de ces désirs nous rende plus évidentes les nécessités de la lutte.

Je veux savoir que je me bats aussi pour perdre mon identité misérable et réprimée, celle de ma carte d'identité, de mon numéro de sécurité sociale, de ma place dans la file d'attente, de la mystification de mon avenir social (et à propos, la destruction radicale de l'oppression cartomaniaque des papiers d'identité est à l'ordre du jour). Je veux savoir que ça ne s'arrêtera pas, que la révolution ne dira pas : c'est bien les petits gars, c'est fini ; et maintenant chacun chez soi ; que ça ne finira pas, qu'on ne fera que sortir de la préhistoire monstrueuse où l'homme est un loup pour l'homme sous le masque de l'ordre de la loi.

C'EST PERSONNEL : TOUT LE MONDE EN DISCUTE

courses de relai ; socialisme de fer avec dictature d'acier d'un parti communiste véritable en béton armé. On sait que la révolte est à la base de la révolution, on veut encourager ceux qui fuient le travail, ceux qui fuient l'Université, ceux qui fuient la famille, ah ! la famille, ça on en reparlera. Mais on sait aussi que les révolutionnaires ne sont plus des révoltés. Ils ne savent plus ce que c'est que la révolte. Ils ont trop bien appris à en parler. Comme disait un copain ouvrier : les gauchistes ont ceci de particulier qu'ils ne parlent jamais de leur métier, de leur famille, mais toujours de ceux des autres. Des vrais vampires. Nous les gauchistes professionnels, nous les castés de la raison, nous les sacrifiés — mais utiles, pour d'autres, pour l'avenir — quel avenir ? à qui prétendre indiquer quoi ?

Vous trouvez que je pousse, il y a une vraie générosité chez ceux qui sont encore les jeunes gauchistes chevelus. C'est peut-être vrai, mais aujourd'hui, cette génération-là vieillit, les quelques

G. H.